

Arnaud Berthonnet et Sylvie Gousset

Elle, c'est Julia. Née à Philadelphie le 28 décembre 1850, orpheline à treize ans, elle dispose d'une confortable fortune et vit entre les États-Unis, Londres et Paris.

Lui, c'est Edward. Seul garçon d'une famille de huit, il est né le 24 août 1842 à Exeter, New Hampshire. Amos Tuck, son père, est un brillant avocat abolitionniste, fondateur du parti Républicain et mentor politique d'Abraham Lincoln. Edward fera fortune dans la banque et l'industrie.

Lorsqu'ils s'installent à Paris en 1890, Edward Tuck et Julia Tuck-Stell sont riches et veulent profiter de la vie. Ces américains amoureux de la France sont unis dans leur volonté de faire le bien, toujours dans la plus intime discrétion. Ils vont se consacrer à leur œuvre philanthropique, sociale, éducative et culturelle, des deux côtés de l'Atlantique.

Bienfaiteurs de Rueil-Malmaison, où ils ont acquis le domaine de Vert-Mont, ils fondent l'hôpital Stell, une école ménagère, le groupe scolaire Tuck-Stell, et sauvent le domaine de Bois-Préau pour en faire don à l'État. Ils sont grands donateurs du Petit Palais à Paris. L'Amos Tuck School of Administration and Finance, une des meilleures écoles de commerce au monde, est une création d'Edward.

Libre-penseur, Edward est artisan de la paix. Julia soutient l'amélioration de la condition des femmes. Célèbres et honorés en leur temps, ils sortent enfin des oubliettes de l'histoire.

Arnaud Berthonnet est docteur en histoire économique et sociale de l'université de Paris-Sorbonne et enseigne à l'université de Paris-Dauphine.

Sylvie Gousset est spécialiste de communication écrite et d'ingénierie culturelle, diplômée de l'université de Paris-Sorbonne.

Historiens d'entreprise et éditeurs passionnés par leur ville, ils ont notamment publié *Rueil-Malmaison, terre d'entreprises* (2005) et *Vert-Mont, un domaine au cœur de l'histoire à Rueil-Malmaison* (2012).

Couverture : Edward Tuck et Julia Stell à Nice en 1925.

Source : Dartmouth College, Rauner Collection.

« *Le cœur de l'Amérique au cœur de la France* » est la dédicace inscrite sur la plaque de bronze à l'effigie d'Edward Tuck et de Julia Stell, dévoilée en 1930 à la Maison des nations américaines du comité France-Amériques à Paris.

19 € TTC
ISBN : 979-10-92796-18-6

Le cœur de l'Amérique
au cœur de la France

Edward Tuck Julia Stell



Edward

Julia

Tuck Stell

Le cœur de l'Amérique au cœur de la France



inSiglo

Sommaire

Préface	p. 5
Partie 1 - Les Tuck, descendants d'Américains de première génération, choisissent la France	
Chapitre 1 - Edward Tuck est issu d'une vieille famille de paysans d'Angleterre	p. 13
Chapitre 2 - Un père au destin extraordinaire, Amos Tuck	p. 21
Chapitre 3 - Une jeunesse marquée par l'histoire de son pays	p. 33
Chapitre 4 - Edward Tuck préfère les affaires à la diplomatie... et fait fortune !	p. 39
Chapitre 5 - L'installation en France : une seconde vie commence pour le couple Tuck-Stell	p. 51
Partie 2 - Rueil-Malmaison, la « petite patrie » d'Edward Tuck et de Julia Stell	
Chapitre 6 - Vert-Mont, la maison de campagne des Tuck à Rueil-Malmaison	p. 61
Chapitre 7 - Agrandi, modernisé, le domaine de Vert-Mont est mis au goût du jour	p. 71
Chapitre 8 - Vivre à Vert-Mont : le vallon du bonheur....	p. 77
Chapitre 9 - Infatigables bienfaiteurs de la population de Rueil	p. 85

Partie 3 - Faire le bien : le projet commun d'Edward et de Julia

Chapitre 10 - La philanthropie selon Edward Tuck : « <i>Agir bien sans parler</i> »	p. 99
Chapitre 11 - De la guerre à la paix : un engagement patriotique	p. 123
Chapitre 12 - Edward Tuck, ambassadeur de l'ombre très impliqué dans les relations franco-américaines ...	p. 133
Chapitre 13 - Julia Tuck-Stell, une femme de cœur en phase avec son temps.....	p. 143

Partie 4 - La postérité d'Edward Tuck

Chapitre 14 - La collection Tuck entre au Petit Palais	p. 155
Chapitre 15 - Edward Tuck, « citoyen d'honneur » de la France	p. 165
Chapitre 16 - Mécène inspiré jusqu'à son dernier souffle	p. 171
Épilogue	p. 181
Notes	p. 184
Bibliographie et sources	p. 225
Index des noms propres	p. 229

Préface

Edward Tuck et Julia Stell font partie de ces grands personnages qui ont réalisé une œuvre philanthropique, sans la moindre intention de publicité ni de notoriété, simplement pour vivre utilement et se dévouer au bien public.

Nés tous deux aux États-Unis où Edward Tuck a fait fortune dans la banque et comme investisseur-actionnaire dans l'industrie et les compagnies de chemins de fer, le couple d'Américains se rencontre... en France... pendant la Commune ! Et ils se marient en 1872... à Londres. Ces « globe-trotters » de la première vraie mondialisation économique, celle des années 1880-1900, sont aussi très représentatifs de la grande bourgeoisie d'affaires éclairée de la côte est des États-Unis, fascinée par l'Ancien Monde et très francophile.

C'est en effet en France, leur seconde patrie, celle du cœur, qu'ils résident à partir de 1888. Passionnés et amoureux des arts et des lettres, ils achètent des œuvres d'art pour le plaisir de collectionner, sans projet spéculatif, dans la grande tradition de la philanthropie américaine.

Inspirés par l'idéal et les préceptes de Benjamin Franklin, le maître à penser d'Edward, mais aussi par les actions de leurs riches contemporains, Andrew Carnegie, John Pierpont Morgan et John D. Rockefeller notamment, le couple Tuck-Stell consacre une grande partie de sa fortune à de nombreuses institutions culturelles, sociales, éducatives et à des œuvres de charité, aux États-Unis comme en France. En ce sens, ils sont bien « de leur temps ». Et ils sont sans descendance, donc libres de dépenser sans préserver un héritage.

Edward et Julia sont unis dans leur volonté de faire le bien pour le bien et toujours dans la plus intime discrétion. Outre son ampleur, c'est la grande caractéristique de leur œuvre philanthropique. Chacun a sa sensibilité, chacun a ses propres œuvres, mais tous deux sont guidés par leur cœur et par ce qui leur semble juste et bon. Ils ont marqué profondément l'histoire de Rueil-Malmaison en soutenant la construction d'œuvres publiques (un hôpital, une école ménagère, un groupe scolaire primaire, un square, etc.), participant à l'épanouissement de cette grosse bourgade de l'ouest parisien, alors entre ville et campagne.

Ils font partie intégrante de l'histoire culturelle de Paris et de la France, bien que leur générosité soit aujourd'hui tombée dans l'oubli : don à l'État du domaine de Bois-Préau pour agrandir le domaine national de Malmaison, enrichissement des collections publiques (musée du château de Malmaison, musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris au Petit Palais), aide à la restauration de monuments historiques (trophée d'Auguste à La Turbie). Ils se sont investis auprès des blessés et des déshérités de la Première Guerre mondiale et ont soutenu, tout particulièrement Julia, des institutions progressistes dédiées à la protection de l'enfance et à l'émancipation des femmes.

S'ils n'étaient pas de grands mondains, ils ont néanmoins constitué autour d'eux un réseau d'amis et de proches qui se rencontrent, entre Français et Américains notamment, dans leur bel appartement des Champs-Élysées ou bien dans leur domaine si bucolique de Vert-Mont à Rueil. Ces « ambassades bis » des États-Unis favorisent les bonnes relations entre les deux rives de l'Atlantique, qu'Edward Tuck s'applique à affermir.

Non croyants – Edward est d'origine protestante et Julia de souche catholique –, ces agnostiques aussi voltairiens qu'humanistes sont aussi des amoureux inconditionnels de la nature et des animaux. Passionnés par les rapports humains et les échanges profonds, ils entretiennent des relations de confiance avec des personnalités politiques, diplomatiques et militaires de leur époque comme Aristide Briand, Jean-Jules Jusserand, le général Pershing et bien d'autres personnages œuvrant activement pour le rapprochement des peuples et la fin des conflits.

La jeunesse et le début de la vie d'adulte d'Edward Tuck nous sont beaucoup mieux connus que ceux de sa femme Julia Stell, qui n'a laissé que peu de documents de première main et d'archives manuscrites. Cependant, la biographie de ce grand personnage emblématique de l'amitié franco-américaine et de la bienfaisance, qui a donné son nom à une rue de Paris, à plusieurs édifices publics et à une rue de Rueil-Malmaison, n'avait jamais été écrite.

C'est l'historien américain Franklin Brooks, professeur à l'université Vanderbilt à Nashville (Tennessee)¹, qui a étudié le premier la vie et l'œuvre d'Edward Tuck. Mort prématurément, le professeur Brooks n'a pas pu achever son projet biographique². Il a écrit toutefois un article sur la correspondance d'Amos Tuck avec son fils Edward³ et

plusieurs articles sur la philanthropie d'Edward Tuck dont un posthume paru en 2011⁴. Prenant la suite de ces travaux pionniers⁵, nous avons approfondi les recherches, explorant de nombreuses sources américaines et françaises, pour réaliser cette double biographie d'Edward Tuck et de Julia Stell et leur rendre hommage en remédiant à l'oubli.

Le 3 juillet 1948, Jean Bourguignon, conservateur du domaine national de Malmaison et de Bois-Préau et grand ami du couple de philanthropes américains, confiait au journal local, *Les nouvelles de Rueil-Malmaison* : « Voyez-vous, il faudrait le cadre d'un livre pour énumérer tous les bienfaits de M. et Mme Tuck. Je me propose du reste de publier prochainement ce livre qui s'impose. » La déclaration fut sans suite. Aujourd'hui ce livre existe, nous vous invitons à faire connaissance avec Edward et Julia.

Arnaud Berthonnet et Sylvie Gousset

Partie 1

Les Tuck, descendants d'Américains de première génération, choisissent la France

« *The years roll around, and the last will come;
when I would rather have it said,
“He lived usefully”, than, “He died rich”.* »

« Les années passent, et les dernières viendront,
quand je préfère qu'on me dise : “Il a vécu utilement”,
plutôt que : “Il est mort riche”. »
Benjamin Franklin (1706-1790),
premier « ambassadeur » des États-Unis en France.

Edward Tuck et Julia Stell se sont rencontrés pour la première fois en 1871 à Paris pendant les événements de la Commune. Avant d'habiter sur l'avenue des Champs-Élysées et d'acquérir le domaine de Vert-Mont à Rueil en 1898, ils résident entre les États-Unis, l'Angleterre et la France. Edward Tuck voyage beaucoup dans le cadre de sa vie professionnelle, de New York à Londres et Paris notamment.

Le couple s'installe définitivement dans la capitale française en 1889, ils deviennent alors les plus « Américains des Français », un vrai trait d'union entre les deux rives de l'Atlantique. Ils quittent « le Nouveau Monde » pour rejoindre « l'Ancien », c'est un retour aux sources.

Pour comprendre la vie de ce couple de mécènes américains, il convient de revenir sur les racines familiales d'Edward Tuck. Il est le digne descendant d'une vieille famille américaine d'origine anglaise. Son père, Amos, représente la septième génération d'Américains de la première heure ayant migré en 1638, dans les pas des célèbres « Pères pèlerins ».

Cet homme « qui s'est fait tout seul » a joué un rôle de premier plan dans la grande histoire des États-Unis, dans les années 1850 et 1860. Très proche d'Abraham Lincoln, il a été notamment l'un des pères fondateurs du Parti républicain américain et un ardent défenseur de l'abolition de l'esclavage.

Chapitre 1

Edward Tuck est issu d'une vieille famille de paysans d'Angleterre

Edward Tuck est né aux États-Unis le 24 août 1842 à Exeter⁶ dans l'État du New Hampshire. Il passe son enfance dans cette bourgade de 3 000 habitants située à 80 kilomètres au nord-ouest de Boston. Les ascendants du côté de son père sont issus d'une ancienne famille de paysans où le travail de la terre et le dogme protestant ont constitué les piliers éducatifs, religieux et sociaux. Les Tuck – ou Tucke – sont considérés et présentés comme des pionniers de la Nouvelle-Angleterre : leurs premiers ancêtres américains se sont installés dans le Nouveau Monde en 1638⁷. Ils arrivent dans les pas des fameux et célèbres « cent deux Pères pèlerins » ou « Pilgrim Fathers »⁸ qui ont débarqué du *Mayflower* le 16 novembre 1620 au cap Cod, et ont fondé en décembre de la même année la colonie de Plymouth dans le Massachusetts⁹.



Monogramme d'Edward Tuck.

La terre promise

Cette installation en terre promise, qui participe au mythe américain et constitue les racines profondes de cette histoire, a débuté plusieurs années auparavant dans une Angleterre en proie à la discrimination religieuse. En effet, des puritains anglais, en quête de liberté religieuse, s'étaient exilés depuis 1608 à Leyde en Hollande ; ils rejetaient l'église anglicane et avaient décidé de recréer dans le Nouveau Monde leur propre colonie permanente. Seule à cette époque la colonie de Jamestown en Virginie, fondée en 1607, pouvait être considérée comme une réussite de colonisation, après l'échec



Edward Tuck découvre l'Europe en 1864, pour consulter un ophtalmologiste suisse réputé. Il a 21 ans et tombe amoureux de la France.



Julia Stell à 28 ans, New York (1878).
Cette riche héritière américaine, vivant entre les États-Unis, Londres et Paris, épouse Edward Tuck en 1872 à Londres. Ils se sont connus en 1871 à Paris, pendant la Commune.



Amos Tuck, père d'Edward Tuck, l'exemple de la réussite américaine : fils de paysan devenu avocat et membre du Congrès, abolitionniste convaincu, père fondateur du Parti républicain américain et mentor d'Abraham Lincoln.



La maison de la famille Tuck, construite en 1853 à Exeter (New Hampshire).



Edward Tuck vers 1885-1890.
Après des débuts de diplomate, il rejoint la Munroe Bank, la première banque américaine installée à Paris, et commence une brillante carrière de banquier d'affaires.
Il investit dans les chemins de fer, l'électricité, le gaz, l'industrie et fait fortune.



Edward et Julia Tuck-Stell quittent leur nouveau domaine de Vert-Mont (Rueil-Malmaison) en voiture électrique, par la grille donnant sur l'avenue Sophie (vers 1900).



Au début du XX^e siècle, la Côte d'Azur est le séjour d'élection d'une société anglo-saxonne fortunée. Edward et Julia achètent en 1906 un appartement à Monte-Carlo, où ils séjournent d'octobre à mars pour profiter de la douceur du climat.



La vie d'Edward et Julia au domaine de Vert-Mont à Rueil-Malmaison, avec leurs chiens, leurs ânes et leurs oiseaux...
Le vallon du bonheur.



Partie 3

Faire le bien : le projet commun d'Edward et de Julia

« Les deux âmes dans une même bonté. »¹⁵³

En France comme aux États-Unis, Edward Tuck et Julia Stell mènent des actions philanthropiques et de mécénat, avec passion, discrétion et parfois abnégation. Ils se sont inspirés des principes énoncés par Andrew Carnegie pour forger leur propre philosophie de la responsabilité et de la philanthropie. S'ils agissent souvent ensemble et se concertent presque toujours, chacun a son domaine de prédilection. À Edward le mécénat artistique, scientifique et historique, une générosité particulière portée à la terre de ses ancêtres, le New Hampshire, et un grand projet éducatif rendant hommage à son père : la création de l'Amos Tuck School of Administration and Finance. À Julia le soutien à de nombreuses associations en faveur de l'enfance, de la santé et de la protection des femmes, qui dépasse largement le cadre de Rueil. Cette femme de cœur dévouée croit à l'amélioration de la condition féminine par l'étude et l'émancipation et apporte son aide à des femmes progressistes et engagées.

Le couple soutient l'effort de guerre entre 1914 et 1918, transformant l'hôpital Stell en hôpital militaire, s'impliquant comme beaucoup de leurs compatriotes dans le fonctionnement des grandes organisations de secours

américaines, et portant un secours direct à des milliers de soldats et à leurs familles dépourvues de l'essentiel. Si le soutien d'Edward est plutôt financier, Julia assure dons et présence sur le terrain, déployant des talents d'organisatrice.

Fondateur-bienfaiteur du comité France-Amériques en 1909, Edward Tuck est très impliqué dans le développement et le raffermissement des relations entre son pays de naissance et son pays d'adoption. Personnalité reconnue et respectée, il joue un rôle discret de facilitateur diplomatique, notamment en 1919 pendant les conférences de paix de Paris. Le domaine de Vert-Mont, qui brille de toute sa splendeur, joue alors un petit rôle dans l'histoire diplomatique de l'après-guerre.

Chapitre 10

La philanthropie selon Edward Tuck : « agir bien sans parler »

« Le millionnaire ne doit pas se demander comment faire pour que la construction de tel établissement coûte moins cher, mais comment faire pour qu'elle soit parfaite. S'il a de l'argent, elle doit être faite des pierres les plus précieuses, parce que l'influence éducative d'un pur et noble exemple d'architecture, construit, comme l'étaient les pyramides, pour traverser les siècles, ne peut se mesurer en dollars.¹⁵⁴ »

Andrew Carnegie (1835-1911)



Depuis sa prime jeunesse, Edward Tuck a une profonde admiration pour un illustre Américain bien connu du monde entier et plus particulièrement de la France : Benjamin Franklin (1706-1790), le co-rédacteur et signataire de la Déclaration d'indépendance des États-Unis de 1776. Ce « père fondateur des États-Unis a été le premier « ambassadeur » de son jeune pays en France.

Après un séjour à Paris de décembre 1776 à 1785, pendant lequel il a été l'objet de mille attentions de la part de ses hôtes, il écrit : *« Je ne pourrai oublier Paris ni les neuf années de bonheur que j'y ai passées, dans la douce société d'un peuple dont la conversation est instructive, dont les manières sont charmantes et qui, plus que toutes les nations du Monde, possède dans la plus haute perfection l'art de se faire aimer par les étrangers.¹⁵⁵ »*

Chapitre 12

Edward Tuck, ambassadeur de l'ombre très impliqué dans les relations franco-américaines

Cet homme libre, fils d'un père abolitionniste et libre-penseur, s'est toujours battu pour ces deux grandes idées qui ont modelé et construit son œuvre de bienfaiteur et de diplomate de l'ombre. Edward Tuck s'appuie d'abord sur les réseaux politiques, diplomatiques et économiques de son père, puis développe les siens propres.

Cet ardent partisan du rapprochement des peuples a été l'un de ces Américains remarquables qui ont construit un pont entre leur terre natale, les États-Unis, et leur pays d'adoption, la France. À l'image de son maître à penser Benjamin Franklin, père de la philanthropie moderne. Discret, pragmatique, non marqué politiquement, possédant ses propres réseaux d'influence internationaux, voltairien dans l'âme, Edward Tuck met toute son expérience et sa fortune au service des relations franco-américaines et de la paix dans le monde.

Homme libre et libre-penseur

L'homme d'affaires devenu mécène, proche des abolitionnistes, a été également de longues années aux États-Unis l'un des membres les plus actifs du *Free Thought Religious Movement*, un mouvement d'idées aux origines anciennes²²⁷ qui défend la recherche scientifique, la raison et la logique contre tout dogme religieux ou autre. En déclin à la fin du XIX^e siècle, cette pensée à tendance libérale qui

s'inspire de la philosophie des Lumières épouse les idéaux d'égalité raciale, sociale et sexuelle et soutient le combat pour l'abolition de l'esclavage.

Le mouvement *Freethought*, aux États-Unis, c'est d'abord un mouvement anti-religieux et anti-clérical qui demande la séparation de l'État et de l'Église et prône le rationalisme scientifique. Edward Tuck a dû se réjouir de l'adoption le 9 décembre 1905 de la loi française de séparation de l'Église et de l'État, à l'initiative du rapporteur de la loi, le député socialiste Aristide Briand. Edward Tuck a reçu à Vert-Mont ce grand personnage de la politique et de la diplomatie française, futur « apôtre de la paix »²²⁸.

Edward Tuck aurait-il joué un petit rôle dans cet événement important pour la société et la vie française ? Lui qui a tant lutté outre-Atlantique pour une laïcité sans excès aimait à rappeler qu'il se considérait comme un authentique *Freethinker*. Il soutiendra longtemps le magazine des *Freethinkers* et des publications consacrées à ce sujet. Il chérissait avant tout Benjamin Franklin mais aussi Voltaire, qui était son autre maître à penser.

Dans son livre de souvenirs rueillois, Jean Ajalbert, l'ami conservateur, cite Edward Tuck à plusieurs reprises : « *Nous ne comprenons pas toujours vos querelles de partis... C'est compliqué pour nous... Il ne faut pas nous en vouloir. Nous, nous sommes des républicains, qui n'avons jamais connu d'autre gouvernement que la république* ». [...] *Nous ne pratiquons pas... Je donne au pasteur, au rabbin et au curé, mais je ne les laisse pas entrer dans nos œuvres.* »²²⁹. Ce qui précise sa pensée...

Fondateur-bienfaiteur du comité France-Amériques en 1909

Edward Tuck est un des membres fondateurs-bienfaiteurs du comité France-Amériques²³⁰, créé en 1909 à l'initiative de son grand ami Gabriel Hanotaux (1853-1944), ancien ministre des Affaires étrangères (1895-1898) et académicien. Parmi les autres fondateurs-bienfaiteurs, Simon Patino²³¹, Florence et George Blumenthal²³², M. de Rothschild, William Nelson Cromwell et plusieurs banques françaises et compagnies de transports. Ce nouvel organisme répond alors à une véritable nécessité diplomatique²³³ : au début du XX^e siècle, dans la nomenclature des services du ministère, l'Amérique est encore classée sous la rubrique « pays divers ».

La mission du comité France-Amériques, telle qu'elle est envisagée par Gabriel Hanotaux, son premier président, est d'informer et d'alerter les dirigeants et l'opinion publique de l'importance que revêtent les Amériques dans la vie du monde. Lorsque l'on parle des Amériques, c'est notamment des États-Unis qu'il est question. Hanotaux écrit en 1909 : « *La puissance américaine, il n'y a qu'à la constater. Tout homme d'État clairvoyant doit désormais avoir en vue la probabilité de l'action impériale américaine.* »

À cette époque, les relations entre la France et les États-Unis se sont distendues et ne sont pas brillantes depuis la guerre de Sécession (1861-1865), où la France de l'empereur Napoléon III s'est positionnée officiellement neutre²³⁴. C'est grâce aux efforts d'hommes comme Edward Tuck, Gabriel Hanotaux, Jean-Jules Jusserand notamment, que les liens entre les pays de Washington et de La Fayette vont revenir progressivement au beau fixe avant la Première Guerre mondiale²³⁵. En 1900, près de 7 000 Américains vivent en France ; ils seront presque 40 000 à la fin des années 1920.

politiques en 1925. Il était parmi les fondateurs de l'Alliance française en 1883. Il décède à Paris le 18 juillet 1932. Jean-Jules Jusserand a reçu successivement toutes les dignités de la Légion d'honneur, de chevalier le 11 juillet 1883 à grand-croix le 6 septembre 1920.

Sources : dossier Légion d'honneur (base Léonore).

Chapitre 13

Julia Tuck-Stell, une femme de cœur en phase avec son temps

Associée à de nombreuses œuvres de son mari et presque toujours consultée par lui, Julia Tuck-Stell s'implique dans un champ plus personnel, en apportant son soutien à de nombreuses associations en faveur de l'enfance, de la santé et de la protection des femmes, en particulier les femmes isolées. Ce domaine de l'aide aux personnes fragiles, qui tient à la fois du social, de l'éducation et du *care* anglais, est traditionnellement réservé à l'action et à la générosité féminines. Elle s'y investit avec passion et dévouement, et y consacre ses deniers en toute indépendance.

Qui était vraiment Julia Stell ?

À travers l'importante correspondance familiale qui nous est parvenue, Julia apparaît comme une personnalité assez difficile à cerner. Observatrice du quotidien et des événements qu'elle relate avec beaucoup de neutralité, très attachée à la santé et au devenir des membres de sa « tribu » américaine et de ses amis et amies, toujours prompte à s'émouvoir et à s'apitoyer sur le sort de son prochain, mais avec retenue... elle parle rarement d'elle et de ses états d'âme. Si un trait d'humour lui échappe parfois, tout redevient vite lisse et exempt de jugement. Nous ne savons pas grand-chose de ses goûts, sauf qu'elle déteste Offenbach, qu'elle adore le shopping et le tourisme !

Et qu'elle partage avec Edward la passion des animaux, tout particulièrement des chiens, de la décoration et des objets d'art. Ses actes et divers indices laissent pourtant penser qu'elle est une femme de caractère, qui se révèle notamment dans l'adversité : si tel est le cas, elle s'abriterait derrière le vernis de discrétion qui sied à une femme de son rang, masquant soit de la timidité, soit un esprit indépendant. Rappelons que Julia a perdu son père et sa mère alors qu'elle était encore dans la petite enfance. Elle semble assez proche de sa sœur d'adoption, Elise Richard, mais dans la seconde partie de sa vie, sa vraie famille est celle d'Edward Tuck.

Elle n'a pas eu d'enfant : impossibilité physiologique de l'un ou l'autre des époux ou choix délibéré ? Les propos d'Edward dans une lettre postérieure à 1895²⁴⁹ laissent penser qu'il n'avait pas la fibre particulièrement paternelle ! Il écrit, dans son style toujours très direct : « *les enfants sont des bienfaits discutables, beaucoup plus aléatoires que les chiens.* » Julia reporte son affection sur ses nièces, Bessie et Elsie, et sur ses petits neveux et nièces Morgan. Tout particulièrement Dorothy Morgan, devenue orpheline en 1909, à 24 ans, qu'elle traite comme sa fille adoptive. Pour la famille, *Aunt Julia* – et *Uncle Ned* dans un autre registre – est toujours disponible pour écouter, conseiller, accueillir. Dans son jeune âge, alors qu'elle résidait à New York, elle s'intéressait déjà aux mères nécessiteuses et à leurs enfants, et soutenait par exemple le *Fresh Air Fund*, une organisation créée en 1877 pour permettre aux enfants des communautés défavorisées de partir gratuitement en vacances, loin de de la ville²⁵⁰.

La limite de Julia, c'est sa santé manifestement fragile. Elle semble avoir toujours été sujette à des migraines qui la forcent à s'aliter. Elle souffre de troubles digestifs et « d'attaques de

suffocation » récurrents, les épisodes infectieux aigus qu'elle traverse la laissent anémiée. L'installation hivernale du couple dans leur appartement de Monte-Carlo, si elle est liée à un usage social et à la présence de la sœur aînée d'Edward sur la Côte d'Azur, est aussi largement motivée par sa constitution. Les fenêtres de leur appartement monégasque donnent sur la mer, les montagnes et la Riviera italienne et française.

Une femme de cœur dévouée

Sur le sol français, Julia Tuck-Stell s'implique plus particulièrement dans de nombreuses associations en faveur de l'enfance, de la santé et de la protection des femmes. Les sources manquent pour dresser la liste de ses œuvres personnelles, mais nous savons qu'elle finance (et possède peut-être) à partir de 1900-1901 une maison-abri appelée « Œuvre de Saint-Hubert » ou foyer d'Auteuil au 9, rue des Bauches, sur la colline de Passy (Paris 16^e).

Une quinzaine de jeunes filles, pour la plupart orphelines, y sont logées, sous la surveillance d'une directrice. Elles travaillent et payent une petite pension quand elles le peuvent. Elles bénéficient ainsi du confort et de la chaleur d'un foyer, sont protégées des risques extérieurs et trouvent « le bon exemple », à la fois domestique et social²⁵¹. Une fois ses marques prises à Paris, puis à Vert-Mont à partir de 1899, Julia se consacre avec passion à monter les projets philanthropiques qui lui tiennent à cœur : cette maison-abri autour de 1900, puis l'hôpital de Rueil inauguré en 1903, et l'école ménagère ouverte en 1906.

L'action de Julia en milieu hospitalier semble ne pas se limiter à Rueil-Malmaison. Au détour d'une lettre à sa belle-sœur Ellen²⁵², elle parle de l'infirmière en chef qu'elle a formée

pour l'hôpital de Nice : elle s'implique donc aussi sur la Côte d'Azur, et pas seulement en faisant des dons. Ailleurs, elle évoque une fille américaine très bonne pianiste à l'éducation de laquelle elle a contribué (vers 1910-1912, même référence). Elle apporte également son aide à l'association d'aide aux aveugles et malvoyants Valentin Haüy.

Si Edward finance avec son épouse l'aide aux pauvres et aux nécessiteux de la mairie du 8^e arrondissement de Paris où ils résident, Julia l'implique également dans ses propres œuvres d'aide à l'enfance. Chaque année en été, une trentaine d'enfants pauvres de ce même arrondissement sont logés à l'école ménagère de Rueil pendant quatre mois d'été, nourris et habillés : une sorte de colonie de vacances y est organisée pour eux. Les Tuck-Stell soutiennent de leurs dons plusieurs établissements pour enfants, « à Paris et à la campagne »²⁵³. Ils font ensemble un don important à *La Maison Maternelle* ouverte en 1891 par Louise Koppe pour abriter les enfants de femmes en détresse.

Une action progressiste et œcuménique

Connue dans le microcosme parisien pour ses libéralités et sa philanthropie tournée vers les enfants, les filles et les femmes, Julia Stell s'est tout naturellement connectée à des personnalités féminines marquantes au début du XX^e siècle, qui toutes tentent à leur manière de faire progresser la reconnaissance du rôle des femmes dans l'espace civique et dans la société, et à améliorer leur condition. Elle aide certaines d'entre elles ou s'inspire de leurs actions.

Elle a probablement rencontré Augusta Moll-Weiss (1863-1945), directrice fondatrice en 1904 de L'école des mères, rue de Miromesnil (Paris 8^e). Le projet de cette femme

alsacienne est plus ambitieux que celui de l'école ménagère classique, qui veut combattre la misère, la malnutrition et les maladies en sortant les femmes de leur ignorance. Pour elle, l'enseignement ne se limite pas aux sciences domestiques et maternelles, et le cursus très large qu'elle apporte à ses élèves doit leur permettre de se préparer à une carrière professionnelle, essentiellement dans la sphère sociale²⁵⁴. Elle milite pour la reconnaissance d'une femme moderne, épouse et mère capable d'assurer son existence par le travail.

Louise Koppe (1846-1900), mère de famille initiée en maçonnerie en 1894, est la fondatrice et rédactrice en chef en 1879 de *La Femme de France : journal littéraire et scientifique*, rédigé par un comité de femmes. Parmi ses combats, le droit à l'égalité pour les filles et les garçons, la laïcité de l'enseignement, la défense des filles-mères. Sa maison maternelle, fondée dans le quartier de Montsouris (Paris 14^e) avec l'appui du ministre de l'Intérieur Léon Bourgeois²⁵⁵, est la première du genre. Elle accueille à titre provisoire des enfants confiés par des familles en détresse ou démunies, qui les récupèrent lorsque leur situation matérielle s'est améliorée. Son œuvre est reconnue d'utilité publique dès 1899 et d'autres maisons maternelles s'ouvriront par la suite²⁵⁶. Une telle entreprise ne pouvait qu'intéresser Julia qui se montrera généreuse.

Léonie Chaptal (1873-1937)²⁵⁷, quant à elle, est représentative de ces femmes ferventes catholiques qui font vœu de célibat pour consacrer leur vie à un apostolat laïc. Ayant expérimenté la médiocrité de l'enseignement français des soins infirmiers, elle crée la « Maison-école d'infirmières privées » en 1905, qui forme des infirmières laïques pour le secteur privé. Elle a 32 ans, la co-fondatrice et première bienfaitrice est son amie Thérèse Deruelle, l'épouse de l'historien et philosophe Hippolyte Taine.